SERMON

DU

R. P. ALEXIS

(AUMONIER DES OUVRIERS)

PRONONCÉ A L'ÉGLISE DE ST-SAUVEUR, LE 6 SEPTEMBRE 1908, A L'OCCASION DE LA FÊTE DU TRAVAIL

QUEBEC
Imprimerie de L'Action Sociale (limitée)
103, rue Sainte-Anne, 103

1908

Avec les compliments de L'Action Sociale, (Limitée).

SERMON

DU

R. P. ALEXIS

(AUMONIER DES OUVRIERS)

PRONONCÉ A L'ÉGLISE DE ST-SAUVEUR, LE 6 SEPTEMBRE 1908, A L'OCCASION DE LA FÊTE DU TRAVAIL

Monseigneur,

Mes frères,

Je suis heureux de voir réunis dans cette église, à l'occasion de la Fête du Travail, les Unions ouvrières de la ville de Québec. J'en suis heureux, mais non surpris. Rien de plus naturel, en effet, et nous devrions rougir de nous être laissés prévenir dans ce mouvement par les ouvriers de Montréal. N'est-ce pas le jour d'action de grâces ? et, avant de nous livrer aux réjouissances et aux manifestations de la rue, ne convient-il pas de remercier Dieu pour les bienfaits reçus dans l'année ? Qu'il soit donc entendu que cette initiative aura des suites; et remercions Monseigneur de sa présence, ce soir, au milieu de nous. De quoi vous parlerai-je, mes frères, sinon de vous-mêmes ? Je vais donc vous faire connaître ce qu'a fait l'Eglise dans le passé pour l'ouvrier; l'amour qu'elle vous porte; sa ligne de conduite actuelle par rapport au mouvement ouvrier.

I

L'homme, naturellement égoïste,se plaint perpétuellement de son état, pour la bonne raison que ses désirs sont infinis et que rien sur la terre n'est capable de leur donner pleine satisfaction. Cependant, s'il était sage et s'il connaissait l'histoire, la comparaison du présent avec le passé serait bien capable de le réconcilier avec son sort, quel qu'il puisse être.

Je n'entends pas dire par là que notre sort soit le plus parfait et le plus heureux possible; je crois, au contraire, que la société du Moyen Age répondait mieux que celle d'aujourd'hui aux besoins de l'ouvrier; mais je prétends qu'entre l'état du peuple païen et celui du peuple chrétien il y a un abîme, et que vous ne saurez jamais remercier assez la Sainte Eglise de Jésus-Christ de ce qu'elle a fait pour le peuple.

C'est que, en effet, avant l'avènement du Sauveur, le peuple était bien misérable; ou plutôt ,il n'y avait pas

de peuple, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. La société païenne se composait de deux classes: l'une, peu nombreuse et puissante, jouissait de tous les droits, on l'appelait la classe des hommes libres ; l'autre, la plèbe, infinie par le nombre, ne comptait pour rien et n'avait aucun droit; c'était la classe des esclaves.

Il y avait, dans la ville de Sparte, quelques miliers de citoyens ; à Athènes, quelques dizaines de mille; à Rome, quelques cent mille, au plus. Le reste de l'Empire, avec ses cent vingt millions d'habitants, croupissaient dans l'esclavage, et n'avait aucune voix aux conseils du monde.

CE QU'EST L'ESCLAVE

On parle beaucoup de l'esclavage, mes frères, sans trop connaître ce que l'expression signifie. Savez-vous ce qu'est un esclave ? J'en ai connu dans l'île de Cuba, il y a quelque trente ans, peu d'années avant leur libération totale. C'était dans un pays chrétien, et leur sort était singulièrement adouci. Néanmoins, il demeurait toujours à l'état de marchandise, comme un cheval, comme un boeuf. On le vendait huit cents piastres quand il était vigoureux; on l'exploitait, on le louait. Une vieille dame de mes amies avait deux esclaves qui lui rapportaient deux piastres par jour. L'un d'eux s'était pendu dans un moment de désespoir, on le blâma beaucoup, on le traita de méchant, parce qu'il ruinait sa maîtresse. Les enfants qui naissaient étaient un bénéfice pour leur maître, absolument comme les animaux qui naissent sur nos fermes.

Chez les païens c'était bien pire ; et les maîtres avaient sur leur serviteurs droit de vie et de mort.

On cite une phrase abominable d'un livre d'économie domestique écrite par le fameux philosophe romain Caton l'Ancien : "Débarrassez-vous de vos vieux esclaves comme de vos vieux outils". Or, comment s'en débarrasser ? Comme on fait en certains pays, dans les Landes, par exemple, des vieux chevaux. On les lâche dans les marais à sangsues, et celles-ci s'engraissent de leur sang jusqu'à ce qu'ils succombent. Ainsi faisait-on, parfois, des vieux serviteurs. On les exposait dans des étangs ; et les murènes, anguilles de mer très estimées à cette époque, leur coupaient les veines.

Je veux bien croire que ces faits étaient rares. Pourtant nous trouvons dans une comédie de Plaute une phrase bien suggestive : "Je sais, dit un esclave, que je mourrai sur la croix, tous mes ancêtres ont fini comme cela".

Quoiqu'il en soit, ce qui ne fait aucun doute, c'est que les esclaves étaient battus, fouettés, mutilés, mis à mort pour la moindre offense.

Mais, direz-vous, pourquoi ne se révoltaient-ils pas ? Ils l'ont fait fréquemment, et les guerres sociales ensanglantèrent plus d'une fois l'Italie; mais ils finissaient toujours par succomber faute de chefs, de discipline, d'entente, et d'argent, dans leurs luttes contre les incomparables armées romaines.

D'ailleurs, on les tenait sous le régime de la terreur et de la délation. Lorsqu'un maître était assassiné tous ses esclaves étaient torturés et mis à mort, jusqu'à ce qu'ils dénonçassent le coupable.

L'AVENEMENT DE JESUS-CHRIST

Vous comprenez maintenant quelle émotion causa l'avènement de Notre

Seigneur Jésus-Christ, et pourquoi sa prédication inspira d'un côté tant d'enthousiasme, de l'autre tant de haine. Pour les maîtres c'était la ruine ; c'était la résurrection pour les esclaves.

Lorsque les béatitudes du sermon sur la montagne furent connues à travers les plaines et les monts de la Judée, lorsque la doctrine de liberté, d'égalité, de fraternité, de justice et de charité prêchée par Jésus-Christ fut portée par ses apôtres aux quatre coins du monde connu, les peuples endormis dans les ténèbres et les ombres de la mort tressaillirent et s'éveillèrent à la lumière céleste, comme la terre frémit et s'éveille le matin aux rayons du soleil levant.

Le christianisme naissant portait, en effet, dans son sein le germe qui devait tuer l'esclavage.

La lutte, néanmoins, fut longue et dure, car ce n'est pas en un jour qu'on réprima les vieux abus, mais elle devait se terminer nécessairement par le triomphe du christianisme, puisqu'il avait le peuple avec lui.

Le paganisme croula finalement, et avec lui le vieil Empire Romain vermoulu que renversèrent les Barbares.

AU MOYEN AGE

C'est cette époque, appelée le Moyen-Age, qui vit pour la première fois le peuple libre, sous l'égide de l'Eglise, sous la protection de ses Unions protectrices appelées corporations ouvrières.

Chaque corps de métier avait son quartier particulier dans la cité et sa régie interne : ses fêtes religieuses, son saint patron, son aumônier, sa chapelle dans la paroisse ; ses hôpitaux, ses hospices, pour les malades, les enfants, les vieillards; son conseil de prud'hommes pour l'admistrer, son trésor, ses chefs, ses hommes d'armes pour le défendre en temps de guerre ou d'émeute.

On se protégeait contre la concurrence. Le nombre des ateliers était limité, celui des ouvriers l'était aussi. Tout le monde n'était point admis au brevet de compagnon ; il fallait, pour l'obtenir, un long apprentissage et un voyage de plusieurs années, dénommé tour de France. On passait ensuite des examens, on produisait un travail soigné, appelé chef-d'oeuvre, après quoi les prud'hommes jugeaient s'il y avait lieu d'agréger le postulant à la Corporation.

Pendant cent ans les barbares traversèrent l'Europe en tous sens, saccageant tout, brûlant tout. Puis ils commencèrent successivement à subir le doux ascendant de la religion de Jésus-Christ, et avec le roi Clovis courbèrent le front sous les eaux régénératrices du pays.

Que devenait le peuple dans ses siècles de désolation ? Il se régénérait lui aussi.

Les prêtres et les moines fondèrent, au milieu des campagnes ravagées, des églises et des monastères qui devinrent des lieux d'asile inviolables, dont la majesté des thaumaturges, comme saint Martin et ses émules, effrayait les voleurs et les conquérants. Autour de ces sanctuaires vinrent se réfugier et se grouper les paysans que la peur tenait cachés au fond des forêts. Les bourgs et les villes se rebâtirent entourés de bons remparts.

Comme les ateliers étaient peu considérables le patron et ses ouvriers ne faisaient, le plus souvent, qu'une seule famille ; ils vivaient sous le même toit, et les employés épousaient les filles de leurs maîtres. C'est ainsi que les industries se perpétuaient sous le même nom à travers les siècles.

Ainsi se formèrent ces artisans fameux dont les ouvrages font aujourd'hui l'admiration des connaisseurs et se payent au poids de l'or.

Personne n'était millionnaire sans doute, mais on vivait heureux et l'on ne connaissait pas la misère. Aux heures difficiles de la vie, comme on avait la foi, on s'adressait à Dieu en toute confiance.

LA REVOLUTION

Ces temps heureux sont disparus, je le crains bien, pour toujours. La révolution, l'industrie nouvelle, le matérialisme ont apporté à la vie de l'ouvrier des modifications aussi profondes que malheureuses.

La révolution, tout d'abord, a aboli les Corporations. Sous le beau prétexte de la liberté du travail elle a défendu aux ouvriers de s'associer, les abandonnant aux caprices de leurs maîtres.

Mais si les privilèges sont tous injustes, d'où vient donc qu'elle a a conservé ceux des médecins et des pharmaciens, des avocats et des notaires, des ingénieurs et des architectes, des capitaines et de tant d'autres professionnels dont le monopole est soigneusement protégé par l'obtention du diplôme ou du brevet.

Le peuple seul, l'ouvrier, tant flatté par les démagogues révolutionnaires, est laissé sans protection et livré à la toute puissance du capital.

Il a fallu aux ouvriers près d'un siècle de luttes et de réclamations violentes pour obtenir en France le droit de fonder des Unions protectrices dont vous êtes si fières, lesquelles, pourtant ne sont qu'une image des corporations d'autrefois.

CONDITIONS NOUVELLES

D'autre part, il faut bien l'avouer, les conditions nouvelles de l'industrie ont profondément modifié les relations entre ouvriers et patrons. On peut dire même, qu'au sens strict du mot il n'y a presque plus aujourd'hui de patrons ni d'ouvriers.

Un patron était autrefois un artisan qui pratiquait son métier, qui connaissait ses hommes et les estimait à leur mérite. Un ouvrier, de son côté, avec sa longue expérience et son apprentissage soigné, était capable de faire des ouvrages que nul autre, novice dans son art, n'aurait osé entreprendre. C'est pourquoi l'on disait couramment qu'il portait une fortune dans ses bras.

De nos jours, dans la plupart des métiers, la machine s'est substituée à l'ouvrier. En huit jours, un homme intelligent apprend à la conduire. Aussi la condition du travailleur s'en trouve-t-elle singulièrement avilie.

De fait, on ne lui donne plus le nom d'ouvrier, les Anglais l'appellent une main; des petits garçons, des filles le remplacent avantageusement dans nombre de manufactures; on ne craint plus de le perdre, parce que son travail est sans valeur personnelle; pour le moindre motif on le renvoie, parfois même sans motif; te c'est ainsi que le pauvre malheureux végète d'une vie précaire, sans être assuré du lendemain.

Si, du moins, son patron le connaissait et s'unissait avec lui par les liens de l'amitié il n'y aurait que demi mal. Mais, dans la grande industrie, le patron a disparu comme l'ouvrier, et avec lui. Il a été remplacé par un gérant qui ne sait pas même le nom de la multitude des hommes qu'il emploie, par des contre-

maîtres qui n'ont qu'une autorité restreinte et déléguée. Tous vivent dans la terreur de l'actionnaire.

L'actionnaire, lui, le propriétaire, le successeur des patrons d'autrefois, est un étranger, un canadien, un américain, un anglais, un français, un allemand qui ne sait qu'une chose c'est qu'il a mis son argent dans une entreprise et qu'il en attend de gros intérêts. Chaque année on le convoque, on lui dit un compte-rendu financier de l'exercice courant. Si les dividentes sont abondantes il vote des félicitations au gérant; s'ils sont faibles, il se fâche et remercie de ses services l'administrateur maladroit. Quant à l'ouvrier il n'en a cure.

Dans ces conditions les rapports entre employeurs et employés ne peuvent revêtir aucun caractère de cordialité. Ces hommes, représentants d'intérêts différents sont tentés de se considérer comme des adversaires, voire même des ennemis. Trop heureux quand une foi commune tempère l'aigreur naturelle de leur coeur.

Si, du moins, la religion avait conservé sur l'esprit du peuple assez d'empire pour lui faire accepter les peines de la vie en considérations des biens de l'éternité, le mal serait plus supportable. Mais nous sommes loin de compte. Je ne dirai pas que la foi a disparu ; non ! Toujours est-il que son influence pratique recule devant les progrès du matérialisme, et que nos moeurs s'amollissent.

On ne pense qu'au luxe, aux plaisirs, au bien-être ; on détourne sa pensée de la vie future ; on ne parle que de ses droits, jamais de ses devoirs.

Aussi, lorsque votre clergé vous prêche à l'église sur l'amour de la pauvreté, de l'humilité, de l'obéissance, la patience dans les peines, le pardon des injures, l'amour de la croix de Jésus-Christ, ce langage vous fait une impression pénible, et vous êtes tentés de prêter une oreille complaisante aux insinuations des méchants qui vous disent de vous méfier de l'Eglise, car l'Eglise n'aime pas les pauvres et prend toujours le parti des riches contre eux.

Mes frères, lorsque, dans l'histoire on flétrit les mauvais rois, on ne manque presque jamais d'expliquer que ces princes, par eux-mêmes n'avaient pas le coeur mauvais, mais qu'ils furent pervertis par des courtisans malhonnêtes.

Eh bien ! peuple souverain, roi débonnaire, méfie-toi des courtisans. Ils sont toujours les mêmes. S'ils te flattent, c'est pour te tromper et vivre à tes dépens.

L'EGLISE ET L'OUVRIER

II

Est-il vrai que l'Eglise trahisse le peuple au profit des riches ? Voici une question qui a le don de m'exaspérer, parce que je n'ai jamais compris qu'on puisse la faire, parce qu'elle va à l'encontre de toutes les idées qu'un homme sage peut se former de la religion chrétienne.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que l'Eglise est l'oeuvre vivante de Jésus-Christ, et que les prêtres, ses ministres, sont les successeurs des apôtres et les interprètes de la doctrine de Jésus-Christ ? Or, comment pourriez-vous vous imaginer que l'Eglise et les prêtres, en corps, aient eu l'idée de marcher de gaieté de coeur à l'encontre de la doctrine et de la volonté si fréquemment et si clairement exprimées de leur Maître et Fondateur Jésus-Christ ? Ne serait-ce pas

insensé ? Tout l'univers ne se lèverait-il pas pour nous jeter la pierre ?

On pourra bien trouver un mauvais prêtre, deux, mettons dix. Mais dire que l'Eglise, que les prêtres en corps sont mauvais, quel honnête homme le dira ? Pourquoi serions-nous mauvais ? Etes-vous mauvais, vous autres ? Sans doute vous avez des défauts, mais vous n'en êtes pas moins de braves gens, vous n'êtes pas mauvais. Eh bien ! nous non plus, nous ne sommes pas mauvais.

Or, tout le monde sait que Notre Seigneur a aimé les pauvres, les petits, les délaissés, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent. Tout le monde connaît l'Evangile. Les impies et les socialistes eux-mêmes, ne cessent de vanter celui qu'ils appellent, dans leur sentimentalisme hypocrite, le Christ aux pieds nus ; et la poésie n'a jamais trouvé dans son coeur de plus beaux vers que ceux-ci :

Vous qui pleurez venez à Jésus, car [il pleure ;
Vous qui tremblez, venez à Lui, car [il sourit ;
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il [guérit ;
Vous qui passez, venez à Lui, car il [demeure.

Eh bien ! si Jésus-Christ a aimé les pauvres, nous aussi nous les aimons, l'Eglise aussi les aime.

Et puis, pourquoi ne les aimerions-nous pas, ne vous aimerions-nous pas, peuple qui m'écoutez ? Avons-nous intérêt à vous haïr ? N'êtes-vous pas nos pères, nos frères, nos fils spirituels ? N'avons-nous pas renoncé pour vous aux joies de la famille ? Sommes-nous des sans coeur ?

D'ailleurs, ne vivons-nous pas de vous ? Car, enfin, puisqu'il faut parler net, vous autres les Canadiens, les catholiques, vous êtes les pauvres dans ce pays. Et ce ne sont pas les riches qui bâtissent nos églises, nos presbytères, nos écoles, nos hospices, nos collèges, nos couvents; c'est vous les pauvres, de concert avec nous, les prêtres ; pas d'autres. Et notre entretien qui y fournit ? Vous. Comment donc ne vous aimerions-nous pas ? Sans vous nous péririons, nous et nos oeuvres. Nous prend-on pour des fous ?

Seulement, voilà, nous sommes justes. Nous vous aimons, mais nous ne vous flattons pas, nous ne vous trompons pas. Nous vous disons la vérité, nous vous corrigeons comme des pères. Juges établis par Dieu sur les âmes, nos décisions doivent être marquées au coin de l'équité, sous peine d'être taxés de sentences sacrilèges.

Nous vous interdisons l'orgueil qui engendre la haine et la révolte, nous vous enseignons l'amour du prochain; nous vous parlons beaucoup plus de vos devoirs que de vos droits, sans négliger pourtant ces derniers ; nous vous disons que le riche a des droits, lui aussi, aussi respectables que les vôtres ; nous prêchons la conciliation, les concessions mutuelles sans lesquelles la vie devient un enfer ; nous prétendons qu'un verre d'huile fait plus de bien dans les ressorts de la société qu'un gallon de vinaigre, et qu'il faut tout voir du bon côté ; nous ajoutons enfin que, tout en ayant pour le pauvre un amour de prédilection, l'Eglise ne hait personne, car tous les hommes, les riches comme les autres, sont ses enfants. Que si l'on objecte les malédictions du Sauveur aux riches, nous expliquons que c'est aux mauvais riches qu'elles s'adressaient, aux riches orgueilleux, avares, injustes, tels que le riche de

la parabole condamné à l'enfer. Le sentiment qu'il nourrissait envers les riches en général était de la pitié, parce qu'il y voyait leur salut plus difficile.

Quant aux bons riches, au saint homme Job, au vertueux Lazare de Béthanie, à Zachée converti, Jésus n'avait que de l'amitié et de l'estime pour eux.

Nous allons plus loin et nous disons que la pauvreté méritoire et la richesse coupable sont moins des réalités positives que des dispositions de l'esprit. Qu'un mendiant qui passe devant la maison du riche en lançant des regards furieux et en grinçant des dents, le coeur gonflé de dessins homicides, est maudit de Dieu, car il est riche de convoitises et de haine. Qu'un saint Louis, au contraire, ou qu'une sainte Elizabeth qui dispensaient aux misérables, sans compter, leurs trésors et leur amour, sont bénis de Dieu, car ils sont pauvres par leur absolu détachement.

Telle est la doctrine de l'Eglise, la doctrine de Jésus-Christ ; n'empêche que l'Eglise, comme je le disais tout à l'heure, a toujours eu un faible pour les pauvres. Elle est, à l'instar de toutes les mères, mieux disposée pour ceux de ses enfants qui souffrent, qui sont malades dans leur corps ou leur âme, désemparés, délaissés. Elle les prend par la main, elle les conduit avec une infinie tendresse à travers les ronces et les peines cuisantes de l'âpre sentier de la vie.

III

Ce serait une erreur, toutefois, de croire que l'Eglise, en aimant les pauvres et en faisant de l'amour de la pauvreté une vertu, approuve et favorise la misère. Loin de là. Autant la pauvreté lui semble un état favorable au développement des vertus morales, autant la misère lui paraît dangereuse. La pauvreté, dure école, nous sèvre hâtivement du lait et du miel de l'existence ; elle fait de nous des hommes vigoureux qui ne craignent ni le travail ni les intempéries des saisons ; elle nous force à la sobriété, à la tempérance générale, c'est-à-dire à l'abstinence de tous les vices coûteux ; elle nous apprend l'humilité, la mortification, la patience, la nécessité de la prière et du recours à Dieu ; elle nous détache en un mot, de la terre et nous rapproche de Dieu.

Mais la misère est l'excès de la pauvreté. C'est un fardeau trop lourd pour nos épaules qui nous porte au découragement et enlève à l'âme tout ressort. De la misère naissent une foule de vices : l'abjection, l'inconduite, le vol, la haine, l'absence complète de la dignité propre et du sens de l'honneur. La misère fait des esclaves et des révoltés, jamais des hommes.

Ainsi l'Eglise se désole-t-elle lorsqu'elle voit, dans les grandes cités industrielles, des quartiers ouvriers immondes où les familles entassées dans d'étroits logements vivent ou plutôt végètent sans hygiène physique et morale, livrées à tous les vices qu'engendre une honteuse promiscuité.

Avec quelle joie au contraire elle admire, dans d'autres villes, ces quartiers coquets et salubres, où chaque famille, propriétaire de sa maisonnette de bois lambrissée de brique, vit en paix. Chaque soir l'honnête ouvrier, rentrée de son travail, s'asseoit le repas pris, sur sa galerie, respire l'air à pleins poumons, et contemple

avec jubilation les ébats de ses petits enfant sur la pelouse.

Voilà l'aisance que l'Eglise souhaite pour chacun d'entre vous, avec des économies, ou, du moins, des assurances suffisantes, en cas de vieillesse, de maladie, de chômage ou de mort, pour les nécessités de vos familles.

Aussi bénit-elle de grand coeur toutes les lois que l'Etat peut faire en votre faveur, vos sociétés de secours mutuels, vos coopératives de production et de consommation, et, en général, toutes les oeuvres existantes ou à créer dans cet ordre d'idées.

Elle approuve également vos unions ouvrières qui ont pour but de vous rendre un peu de la sécurité qu'assuraient si parfaitement les anciennes Corporations. Léon XIII a écrit à votre intention son Encyclique immortelle : "Sur la condition des ouvriers" :

Il vaut mieux, dit ce Pontife, citant l'Ecriture, que deux soient ensemble que d'être seul, car alors ils tirent de l'avantage de leur société. Malheur à l'homme seul ! car, lorsqu'il sera tombé, il n'aura personne pour le relever". Et encore : " Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte."

Toutefois, il faut bien que je vous le dise franchement du haut de cette chaire de vérité, l'approbation que donne l'Eglise à vos Unions ne va pas sans une arrière-pensée d'inquiétude ; car autant elle en approuve le bon usage, autant elle en réprouverait l'abus.

L'Union est une arme à deux tranchants : défensive elle est légitime ; offensive elle deviendrait criminelle.

Nous sommes ainsi faits qu'une fortune trop soudaine nous tourne souvent la tête. Il arrive parfois que certains ouvriers, devenus membres d'une union puissante, perdent le sens de la justice et de la modération. Tel artisan se plaint de la dureté de son patron qui, devenu à son tour patron, se conduit plus durement que lui. Tel ouvrier accuse d'insolence son contremaître, qui, devenu unioniste, manque de respect à ses chefs et veut se rendre maître dans l'atelier. Cet autre se lamente de l'insuffisance de son salaire, qui formule ensuite des demandes ruineuses pour sa manufacture.

On a dit de certains peuples qu'ils étaient toujours battant ou battus. Pour Dieu, mes frères, éviter qu'on puisse dire de vous la même chose.

La liberté du travail est sacrée, ne l'oubliez pas. Vous réclamez vos droits, respectez ceux des autres.

Craignez les grèves. Elles sont toujours, sinon injustes, du moins ruineuses. Comme les procès, comme les guerres elles sont une calamité. Le vaincu, dans ces luttes sort ruiné, le vainqueur affaibli. Si du moins c'était l'innocent qui dût triompher ? Mais non, c'est le plus fort, le mieux organisé. La justice n'a rien à voir dans l'issue de la querelle. Le résultat le plus clair de ces combats est la banqueroute pour le patron, la misère et l'exil pour l'ouvrier, la ruine pour la ville et l'ulcération inguérissable des coeurs qui préparera au siècle qui commence d'abominables guerres sociales.

Recourez donc dans vos différends avec vos patrons, à l'arbitrage. On a dit que l'arbitrage ne rendait jamais pleine justice. En effet, c'est le cas le plus souvent, et l'on peut dire que c'est là précisément son utilité.

L'arbitrage ne condamne pas, n'écrase pas, ne ruine pas, n'envoie personne en prison, ne satisfait pas la vengeance. Il pacifie, il réconcilie, il console celui qui perd, il renvoie amis deux adversaires et les force à se serrer la main.

L'arbitrage, je le répète, n'est pas la justice; c'est quelque chose de

mieux, c'est l'équité.

Le tribunal d'arbitrage ressemble, permettez-moi la comparaison, à notre tribunal de pénitence. Deux personnes s'y présentent, l'une bouillant de colère, réclamant la peine de l'enfer, c'est le diable; l'autre tremblante et sachant bien qu'elle mérite l'enfer, c'est le pécheur. Nous autres les juges, nous arrangeons si bien les choses, en douceur, que le pécheur s'en retourne pardonné, mais converti, tandis que le diable est payé du sang versé par Jésus-Christ. O divin arbitrage qu'il faut aimer et bénir !

Méfiez-vous surtout des sociétés secrètes et, en général, des associations dont les chefs vous sont inconnus. Elles vous entraîneraient bien vite en dehors du droit chemin. Ne les croyez pas sur parole. Elles sont secrètes, c'est assez dire qu'elles ne font pas connaître le fond de leur pensée.

Depuis que le monde existe, jamais méchant n'a envié sa méchanceté, jamais fourbe n'a conféré sa duplicité. La parole ne leur sert qu'à cacher leur pensée. Ils savent que les hommes, malgré leurs fautes, ont le coeur bon, et ils cachent toujours leurs noirs desseins sous de spécieux prétextes.

Et c'est par leurs mielleux discours qu'ils trompent les innocents, c'est-à-dire la masse ignorante de leurs adeptes.

"Entrez chez nous, disent-ils, nous ne parlons jamais religion, nous respectons tous les cultes, nous nous contentons de notre rôle de secours mutuels, nous payons de grosses assurances."

Voilà ce qu'ils disent, et beaucoup d'innocents les croient. Ils viennent ensuite nous trouver et nous répètent ce qu'on leur a dit: "On ne parle jamais religion dans nos assemblées."

Sans doute on ne parle pas religion devant vous; on se contente de se servir de votre argent et de votre influence. Mais, dites-moi, si je demandais à un soldat de me dévoiler le plan de son général ne me répondrait-il pas : Je l'ignore? Eh oui ! il l'ignore; mais, tout en l'ignorant, il l'exécute et contribue dans sa modeste sphère à son succès.

Ce n'est point aux discours, c'est aux actes qu'il faut juger les hommes.

Or savez-vous à qui nous devons la fameuse Commune qui, en 1870, après la guerre contre la Prusse, a brûlé la ville de Paris? A une société secrète qu'on appelait alors l'Internationale, laquelle, pour être juste, n'avait rien à voir avec vos Internationales américaines d'aujourd'hui.

Savez-vous à qui nous devons la prise de Rome et l'usurpation des Etats Pontificaux ? A une société secrète appelée le Carbonarisme.

Savez-vous à qui nous devons en France les écoles sans Dieu, l'expulsion des religieux, la confiscation des biens de l'Eglise, la suppression des traitements du clergé, la séparation, l'apostasie officielle de cette nation autrefois si catholique ? A une société secrète maîtresse et directrice de toutes les autres, à la Franc-Maçonnerie.

Et qu'on n'aille pas dire que ces sociétés secrètes sont inconnues par ici ou qu'elles sont inoffensives. Ne l'oubliez point, mes frères, le même arbre produit partout les mêmes fruits.

J'ai terminé.

Que le Dieu tout puissant vous bénisse ! Aimons-nous, supportons-nous. Ne voyons pas toujours le mauvais côté des choses. N'enfiel-

1re 245/4286

lons pas notre vie. Vous avez vu ce qu'étaient les ouvriers du paganisme; si vous connaissiez la condition des travailleurs de l'Europe vous ne songeriez pas tant à vous plaindre.

Elevez d'ailleurs vos coeurs au-dessus des misères et de la terre, et, tout en améliorant votre sort autant qu'il est possible, jetez les yeux en haut. "Sursum corda".

Aspirez aux biens impérissables, aux biens du ciel.

Oh quelle belle Union, quelle Union parfaite au Paradis ! Nous n'aurons tous qu'un coeur et qu'une âme, tous nos maux seront finis.

C'est là où je vous convie mes frères, dans l'amour du Sacré-Coeur et avec la bénédiction de notre cher Père en Dieu, Monseigneur l'Archevêque.

1103